

Je passe ma convalescence à Ostende. Une aide-soignante, qui ne parle pas français (peut-être ne parle-t-elle que néerlandais), vient tous les jours, qui me couche le soir et m'assiste pour mon lever. J'ai le sentiment qu'il n'y a pas de discontinuité dans ma vie, que cela fait des mois maintenant que je suis immobilisé ici dans un fauteuil roulant et que les journées se succèdent, identiques, devant la fenêtre de cet appartement. Combien de temps va durer ma convalescence, je l'ignore. Je n'ai pas froid, je ne manque de

rien. Je n'ai aucun souvenir de l'accident. Ai-je été renversé par une voiture ? Ou était-ce une chute ? Ai-je fait une chute dans les escaliers ? Ou un attentat ? Se peut-il que j'aie été victime d'un attentat ? Je ne sais pas. Je n'ai pas mal, pas de souffrance physique, mais un étonnement — un étonnement inébranlable. Je ne me souviens plus très bien de moi, de qui je suis, de qui j'*étais* plutôt. Pourtant, ma conscience du présent n'est pas altérée, elle est même particulièrement aiguë, comme si la mise à l'arrêt forcée de l'ensemble de mes autres facultés me faisait soudain percevoir, avec une attention décuplée, affûtée, acérée, l'instant visible.

C'est pourtant toujours le même paysage que j'ai sous les yeux depuis

des mois. Les variations sont très ténues, liées aux heures du jour, à l'alternance des marées, au cycle immuable du soleil, qui se lève derrière l'immeuble et se couche à l'horizon, à la pluie fine qui recouvre la surface de ma vitre et la transforme en un tamis perlé de gouttelettes et de buée. L'appartement où je séjourne n'est pas situé sur la digue, mais à l'angle supérieur d'une ruelle adjacente. Il se trouve au sixième étage, presque dans le ciel, parmi les errements des mouettes et les déplacements des nuages. De la fenêtre, on aperçoit la mer par-dessus le toit du casino. Je reste là du matin au soir dans mon fauteuil roulant. Je ne fais rien, j'éprouve la monotonie des heures, mon œil construit des figures géométriques, assemble les

éléments épars qui sont à ma disposition, la mer, le ciel, les rides de la plage déserte. Je devine au loin les silhouettes minuscules de promeneurs en anoraks qui marchent avec un chien le long de la mer. Il n'arrive vraiment rien dans ma vie pour que la seule présence d'un chien sur le rivage fasse figure d'événement.

La plage est le plus souvent déserte en ces longs mois d'hiver. Ma fenêtre est un tableau, un rectangle parfait encadré par les châssis dormants en bois brun des travées. J'ai parfois l'impression d'être dans un musée à force de fixer ce grand tableau immobile que j'ai devant moi sans pouvoir le quitter des yeux, sans pouvoir me soustraire au spectacle du ciel et de la mer, car mon

fauteuil roulant n'a aucune autonomie. J'ai pourtant toujours aimé me promener. Lorsque, dans le passé, je faisais de longues promenades à Ostende, m'éloignant lentement sur la digue les mains dans les poches, le mouvement physique de la marche induisait immédiatement une mise en branle de mon esprit, un désancrage mental, un glissement spirituel vers l'imaginaire, que je n'avais qu'à accompagner en douceur en suivant le cours inconscient de mes pensées. Mais, depuis le drame, l'immobilité à laquelle je suis contraint semble avoir paralysé non seulement mes membres, mais également mon esprit. Ce n'est qu'au terme d'intenses efforts que je parviens enfin à m'échapper vers l'imaginaire. Je suis toujours ici, physiquement, à

Ostende, immobile dans mon fauteuil roulant au sixième étage, dans cet appartement, mais mon esprit a pris le large et, porté par le vent et les embruns, entraîné par le grand air et le sable qui fuit en rampant sur la plage les jours de tempête, je parviens à m'abstraire de la réalité où je suis encastré depuis des mois. Je me mets alors à construire, sur ce canevas ostendais, sur ces fondations flamandes, des paysages asiatiques, des villes japonaises qui viennent se superposer à la plage réelle que j'ai sous les yeux. Un soir que je regarde par la fenêtre à la tombée du jour, tandis que les premières lumières apparaissent à l'horizon au-delà de la ligne de fuite des Galeries royales, et même plus loin encore, au-delà de Raversijde, aux confins des souvenirs

et de l'imagination, c'est la ville de Tokyo qui m'apparaît soudain au loin dans le rectangle de la fenêtre, parsemée de lumières mystérieuses qui viennent de s'allumer à l'horizon, néons et réverbères, enseignes, éclairages des rues et des artères, des ponts, des voies ferrées, autoroutes métropolitaines et réseau d'avenues surélevées enchevêtrées, miroitement de pierreries et bracelets de lumière piquetée, guirlandes et lignes brisées de points lumineux dorés, souvent minuscules, stables ou scintillants, proches et lointains, signaux rouges des balises aériennes qui clignotent dans la nuit aux sommets des antennes et aux angles des toits. Mais j'ignore jusqu'à quel point je peux encore me fier à ma mémoire. Ces apparitions, ou ces visions, ces

hallucinations ne sont peut-être que de simples réminiscences de mes livres, et plus particulièrement de ce roman qui se passe à Tokyo que j'ai écrit il y a quelques années ici même, dans cette même pièce, devant cette même fenêtre, lointaines évocations littéraires qui affleurent à la surface de ma mémoire blessée, éparse et dissociée.

Madeleine, dans les premiers temps, est venue me rendre visite. C'est elle qui a dû être prévenue la première le jour du drame. J'ignore combien de jours je suis resté dans le coma, j'imagine que j'ai dû faire un séjour plus ou moins long à l'hôpital, mais je ne garde aucun souvenir de cette période. Je me souviens seulement d'un grand vide et d'un

engourdissement, un ralentissement du corps, une léthargie. Dans ce brouillard indistinct, seules émergent quelques images floues, voilées, la silhouette de ma mère assise à mon chevet, le visage inquiet de mes enfants penchés sur moi sur mon lit d'hôpital. Je revois Madeleine qui me prend la main et me sourit avec douceur. À la fin de la visite, sans un mot, les larmes aux yeux, elle s'incline pour déposer un baiser sur mon front, comme on rend hommage à un mort, et je lui réponds d'un faible sourire des yeux. Des médecins me posent des questions, on essaie de savoir si je me souviens de quelque chose. Je m'efforce de répondre, mais je ne parviens pas à mouvoir mes mâchoires ankylosées. J'ai du sable dans la bouche, et je me

débats dans ce cauchemar, très lent, j'ouvre la bouche, au ralenti, pour essayer de parler, mais je n'émetts aucun son, mes lèvres ne disent rien et le regard des médecins devient peu à peu réprobateur. Je les vois s'éloigner, se dissiper lentement sous mes yeux avant de disparaître, au point que je ne sais pas si ces images mentales angoissantes correspondent à une réalité que j'ai vécue ou si elles ne sont que le fruit de l'imagination morbide que je ressasse ici à Ostende depuis des mois.

Un matin, au réveil, le brouillard a complètement envahi l'encadrement de la fenêtre. Aussi loin qu'on peut observer, la plage a disparu dans la brume. La mer semble s'être retirée pour toujours. À force de scruter

l'horizon, je finis par apercevoir dans l'extrême lointain une imperceptible ligne d'écume blanche, vivante et faiblement effervescente. Le brouillard ne se dissipe pas de la journée. Au loin, on entend les deux notes régulières d'une corne de brume qui doit provenir du phare au bout de l'estacade, et qui jette dans le vide une mélodie déchirante qui a des accents de glas. Rien ne me menace physiquement, mais j'ai peur. Je me sens oppressé devant l'horizon que bouche le brouillard. Parfois, sur la digue, surgit le phare avant rond et blanc d'un vélo fantomatique, qui glisse lentement dans l'atmosphère puis disparaît.

Je regarde l'épais brouillard à travers la vitre, et il me semble que le